

Jean-Paul Gavard-Perret

SCHIZO ET MACHO

"Dieu est une femme" (Woody Allen)

Elle m'avait offert son corps et c'est bien là le problème. J'ai même écrit dessus, sous la lune, d'une parole si proche dont il ne me reste qu'une vague rumeur. Mais Schizo s'en souvient. Et me le fait payer. Espérant plus. Espérant une vie. Comment lui en vouloir ? Elle passe encore. Elle vient vers midi et file à la cuisine voir ce qui s'y passe. Je passe désormais après ses lapins. Du moins j'espère. Elle mange avec moi en évoquant ses dernières vacances à la montagne. Elle parle des vallées, des pâturages, des villages, du col qu'elle a grimpé en s'accrochant aux herbes hautes et aux pousses de fayards. Puis elle repart en ajoutant qu'elle s'est remise au point de croix et qu'elle montera peut-être dormir ce soir. Mais dans la même chambre que moi. Elle me demande pourquoi je ne réponds pas. Mais lui répondre quoi ?

Je me demande pourquoi je fais l'effort de rentrer mon ventre quand elle passe. Parfois elle vient me voir avec ses bigoudis sur la tête comme une américaine. Elle amène son cahier où elle note tout même des plaisanteries salaces. Quand le facteur passe, elle lui lit ses dernières trouvailles. Ils rient de concert. Lui ne rentre pas son ventre. Le dimanche elle va avec lui à la plage. Ils font paraît-il une trentaine de brasses puis se sèchent sur la même serviette. Puis ils se séparent. Le facteur prend le chemin de la poste et Schizo vient prendre une douche chez moi. Puis elle allume Radio Nostalgie en buvant un café qui traîne en ressassant nos souvenirs qui ne concernent que les sentiments. Je reste là à l'écouter en me demandant si elle parle de la même histoire.

Quand j'en ai ma claque j'en profite pour faire la liste des courses à Aldi et pour ranger mes clés et les factures qui traînent. Il faut surtout ne pas réveiller la tendresse même lorsqu'une vieille chanson de Daniel Guichard la rappelle. J'attends encore. J'attends qu'elle parte pour regarder les informations régionales et voir arriver le soir. Si j'ai du courage j'en profite pour un petit arrosage des tomates même si je n'en

mange pas. Schizo les a plantés, alors il faut ne pas compliquer les choses. D'autant que ça ne me coûte pas. User de menus travaux de jardinage est tout compte fait un bon recours contre l'angoisse. Cela impliquerait même de ma part plus de travaux horticoles.

Parfois Schizo soupe ici, avec moi. Lorsqu'elle me pose des questions trop précises ma réponse est immuable : "qu'est-ce que tu vas chercher là ?". A bien y réfléchir cela ne veut pas dire grand chose mais c'est ce qui me vient à l'esprit. D'autant qu'à force je me suis habitué à la solitude. Ce n'est plus un poids mais une certitude. Vieillir entraîne à l'absence et aux plats surgelés. Le seul recours pour les supporter est de tenter de tout prendre à la légère. Mais Schizo est un problème. A chacun de ses retours elle réattaque. "Tu te détaches de moi". Je ne réponds pas. Je devrais dire "oui". Mais je dis moins que je ne pense car je sais la ribambelle de reproches qui suivrait. Alors, à mesure qu'elle parle, je me surprends à penser à autre chose. Comme si je n'étais pas là mais dans une antichambre plus noire. J'attends qu'elle se fatigue, qu'elle se lasse. Avec l'impression de faire mon devoir, comme si je lui devais ça. Et en évitant un petit mot de trop qui la

rendrait songeuse.

Lorsqu'elle part je suis enfin absent au monde. Je prends ma dose d'Alprazolam et j'entre dans le sommeil. Peut-être que la nuit mon souffle rauque d'asthmatique et de fumeur se transforme en un chant qui berce mon chat. Au fond du lit il ronronne un moment, regarde autour de lui longuement puis s'endort. Lui non plus n'a pas besoin de phrases. Nous sommes entre nous en ce bout du monde qui est un pur ravin. Je suis dedans. Je n'en bougerai plus. La verticale n'est plus que cette horizontale tendue à l'extrême dans l'ellipse de ma tête. Elle finira par se renverser sous son poids, enroulée sur elle-même au bout de la dérive, jusqu'à l'abîme pour ne plus se réveiller. Ma poitrine ne l'encerclera plus de ses coups de tonnerre.

Puis revient le matin, le réel, sa présence absolue. Mes vêtements jetés il faut bien les remettre tels qu'ils furent laissés. A midi Schizo arrivera puisqu'elle ne peut rien pardonner. Il faudra que je lui réponde. Un peu. Mais lui réponde quoi ? Je connais trop ses coups de chaleur pour ne pas la brusquer. Elle sait pourtant que je ne dis pas la vérité. Je rougis, le regard absent, ailleurs ou simplement dans mon assiette.

Avant elle m'a tellement fait de scènes que j'en ai eu peur. Maintenant je n'est plus la caquette. Et je ne simule plus la tendresse quand elle veut me la faire prier. Elle croît peut-être qu'il y a de la coquetterie, mais que Madame l'excuse ce n'est pas ça. Et ça ne sert à rien de me redemander le début de l'histoire, je l'ai oublié. D'ailleurs, même si je m'en souvenais, cela ne servirait qu'à mettre de l'huile sur le feu et l'indisposer.

Quand elle aura compris que je ne suis jamais où je me trouve cela ira mieux. Cette faculté peut aller paraît-il jusqu'à donner le vertige sauf peut-être aux mystiques même si paradoxalement la moindre contrariété les bouleverse. Pour l'heure à chacune de ses affirmations je dois puiser dans ma tête une esquivé nouvelle, un nouveau "Que vas-tu chercher là ?". J'attends son départ pour me livrer à mes affaires. Ce que j'aime c'est faire de l'inutile pour passer le temps. J'essaye de trouver toutes les occupations possibles - petites ou grandes - qui n'ont pour intérêt que cette seule justification. Mais voilà Schizo qui arrive. Je ne croyais pas qu'il était déjà si tard. Je voulais prendre le tuyau d'arrosage mais je le ferai à la nuit tombante.

"Si tu n'arroses pas mes tomates elles vont crever ?" bougonne-t-elle en passant devant leur rangée tandis que je pense au moment de plaisir que sera la retransmission du tour de France après son départ. "Tu m'écoutes ? On dirait que tu n'es jamais là". Mais qu'est-ce que ça peut me faire de n'être pas là où je me trouve ? Au pire cela ne pourrait embêter que moi. Alors on se met à manger. "C'est drôle lorsque je pense à toi je nous vois toujours à table" dit-elle pour rompre le silence. Mais je sais qu'elle ment. Ce n'est pas à table qu'elle nous voit. Toutefois il vaut mieux faire l'impasse. Il est toujours temps pour les reproches sur mon inappétence sexuelle. Je lui ai dit une fois que je n'avais plus de goût pour ça. Mais c'est-elle alors qui a répondu "Qu'est-ce que tu vas chercher là ?". C'est bien là le problème.

Schizo a une réelle difficulté à passer l'écueil de ses souvenirs douloureux et leur souffrance. C'est pour cela que selon elle je devrais faire preuve de la plus grande clémence à son égard. Même si elle ajoute dans la même phrase que ma pitié elle n'en veut pas. Puis les jérémiades reprennent. Si bien que je me demande si je suis un parfait salaud ou trop indulgent. Et voilà qu'à ce moment précis sa radio Nostalgie vitupère

un "I never leave you" par Nicole Croisille alias Tuesday Jackson. Comme Schizo ne connaît pas l'anglais j'en profite et je lance "écoute comme c'est beau". Parfois ça marche. Mais parfois ça rate : " N'essaye pas de passer du coq à l'âne". Si j'osais, je lui demanderais Qui est quoi ? Mais je lui réponds seulement que si je cange de conversation c'est à cause du pinard.

En partant elle me dit que je devrais éclaircir les fraises. Je pense tout bas que je le ferai quand elle ne ramènera plus la sienne. Et je me fais rire tout seul. "Pourquoi tu souris ?" demande-t-elle. Je dois trouver une réponse fissa. "A les voir si malingres ça me fait sourire". "C'est tout ce que tu trouves à dire ?". De chez les voisins, derrière une touffe de dahlias, une fumée de barbecue s'élève. Il est grand temps que je me rabatte sur le Tour de France à la télévision en attendant que si elle revient ce soir Schizo me fasse la tête. Je ne peux rien contre. Puisse cette charmante remarque me donner du nerf. La guerre est déclaré entre nous depuis trop longtemps je dois assurer mon insuffisance. Au jour le jour. Tant pis pour les inconséquences. Sa logique est très au dessus de la mienne. Logique n'est peut-être pas le bon mot. Mais je n'en trouve pas d'autres.

On ne se refait pas. A soixante ans le mal est fait. Bien avant d'ailleurs. J'ai toujours et du mal à revenir sur mes pas. J'ai beau tout passer en revue. Pendant un temps je n'en mangeais même plus. Mais aujourd'hui j'ai tant de peine à en avoir aucune que Schizo malgré son poids est un épiphénomène. Je fais avec de toute ma mauvaise conscience. Et de la bonne aussi. Il n'y a pas de quoi en faire un fromage. Les bons jours il m'arrive de mettre ça sur le compte des fables et des fariboles. Avec la vieillesse et que la bête a perdu de son poil on n'a plus grand chose à perdre quel que soit le chemin et son choix. Bien sûr il me faudrait trouver un moyen de déboucher sur le réel. Mais je ne trouve pas le joint. Le réel demande sans doute une imagination qui me manque et une tension sans défaillance. Et si je me décide au dernier moment je me dis "A quoi bon ?". Ma porte reste ouverte. Si ce n'est pas de la sainteté sera mérite pourtant d'en approfondir la notion.

Schizo se prend pour ma survie. Elle me le rappelle chaque fois afin de souligner son sacrifice et da grandeur d'âme. Je ne lui ai pourtant rien demandé. Mais je subis sans broncher ses leçons de moralisme en éprouvant le sentiment qu'elle veut me

croquer tout cru. Je n'ai à m'en prendre qu'en moi. J'accepte son humeur fantasque par désœuvrement. Par conformisme. Pour me désingulariser et me rendre un peu sociable. Les voisins lorsqu'ils vient Schizo chez moi lui font des grâces. C'est donc un bien pour un mal. Ainsi domestiqué par sa présence je peux donner le change et faire l'impasse sur leur pastaga sans qu'ils n'en prennent ombrage.

A chaque venue du facteur, je ne décachetais jamais les lettres qu'il me tendait. Schizo s'en est ouverte à lui et désormais c'est chez elle qu'il porte mon courrier. Il faut préciser que j'en reçois pour ainsi dire jamais. A part un rappel d'impôts ou la facture d'EDF rien d'autres. En déléguant l'affaire c'est un tracassé de moins. Mais c'est aussi un piège qui se referme. Tout cela pour ne plus avoir besoin de changer de lunettes. Alors imaginer le reste. Un pourceau me dit Schizo en me jetant ses perles.

Il faudrait que je me creuse la tête et que tout cela finisse. Mais si la grâce n'intervient pas, je me demande qui me viendra en aide. Je ne peux tout de même pas compter sur mon chat. Et d'ailleurs heureusement qu'il ne parle pas. Il m'en raconterait peut-être

de belles. Lorsque me vient cette idée je suis radin sur ses croquettes. Il me faut du temps pour reconnaître sa bonne foi et lui rajouter une coupelle.

Je pense parfois qu'à force de mea culpa je vais finir par m'enfoncer la poitrine. Me dire in petto "t'es vraiment pas malin" ne change rien à l'affaire. Ce n'est pas à moi qu'il convient de parler. Mais à elle. La voilà qui revient. Elle a aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain la larme à l'œil de se sentir si seule. Et voilà que te retombe dans le panneau. "Mais non tu n'es pas seule, je suis là". En dépit de ma froideur, je reste ouvert à l'émotion selon une perméabilité qui me semble bien supérieure à la moyenne. Si bien que le lecteur Cd est lancé : je me résigne à écouter le solo de Schizo. C'est parfois une bonne manière de m'assoupir mais en veillant que mes yeux ne soient jamais clos. Sinon elle m'oblige à répéter ce que je viens de dire. Cela n'est pas compliqué. Ses histoires sont toujours les mêmes et il est rares que de nouveaux condiments les altères. C'est une question d'habitude : j'arrive le plus souvent à retrouver le fil. Et je peux à nouveau m'assoupir. "Heureusement que je suis là" dit Schizo. J'opine du sous chef.

Grâce à elle je connais tout de la bourgade. Jusqu'à l'âge et l'agonie des morts. Elle me raconte les vies et leur fin par les détails en remontant aux calendes grecques. J'écoute en prenant soin de ne pas faire de boulettes. Et je fais soigneusement le tri entre deux paquets. D'un côté il y a des morts qu'on respecte, de l'autre ceux dont on peut se moquer. Tandis qu'elle remet ça je regarde par la fenêtre. Le jardin est beaucoup plus beau depuis que je ne l'entretiens plus. N'en déplaise aux voisins qui, je le sens bien, me font la tête à cause des mauvaises herbes. "Il n'a que ça à faire et regarder l'état...". Moi j'aime que les liserons et les bouillons-blancs s'ébrouent selon leur liberté.

Aujourd'hui je mange seul. Schizo enterre une de ses vagues cousines. Catholique et romaine, elle aime aller à l'église. Elle y met des cierges pour moi et une fois par an, un hiver, fait dire une messe pour mon père et ma mère. Chacun s'en esbaudit sans penser que pour elle c'est une occasion supplémentaire de porter son manteau de vis(i)on. J'en rajoute peut-être. Mais je n'en veux pas assez à ma mère et mon père pour leur offrir une messe. Ils n'ont pas besoin de ça pour que leur âme repose en paix. Quant à celle de leur fils l'histoire ne sera

pas la même. Mais passons. N'insistons pas. Comme disent les lapins je suis vulnérable sur ce point.

Je n'ai pas besoin de Schizo pour savoir tout le mal que je dois penser de moi. Mais je la laisse faire. C'est sa manière de se venger. Je me dis aussi que si je ne cherche plus à lui plaire ce n'est pas une raison pour lui déplaire. Voilà ma lâcheté. D'autant que j'ai du mal à savoir quoi penser. Peut-être que je devrais parler à plus de gens pour savoir ce que je pense. L'âme seulette se biscorne tandis que Schizo ronchonne. J'aurais sans doute mieux à faire. Je devrais aller finir mes jours près de la mer puisque paraît-il l'homme libre la chérit toujours. Et de plus belle. Pourquoi jeter de l'huile sur le feu de Schizo ? Telle est mon beau prétexte même si c'est me mettre à l'épreuve de sa facilité. Je n'ai rien à lui reprocher : elle profite du chemin que je lui ai tracé. Et puis ne faisant rien de mes journées d'une certaine façon ses récriminations me délassent. Maparesse une fois de plus est triomphale. C'est un confort sans plaisir mais c'est un confort. Je ne cherche plus à l'analyser. Et je me dis que je suis pat inclination le jouet de sa force étrangère. Bref je dois bien le vouloir, mais sans trop me l'avouer.

J'ai décidé de repeindre mes volets. Il y a longtemps que ça couvait. Schizo me le répétait sans cesse si bien que j'ai profité d'une promotion chez Aldi pour acheter cinq kilos de peinture. C'est donc par temps gris que j'ai mis en moins d'une heure du bleu lavande comme on fait au bord de la mer. Schizo était en colère mais elle n'a rien pu faire. La peinture était là, les volets déposés. Pour moins me compliquer je les ai posé à terre et j'ai vidé la peinture dessus pour n'avoir qu'à l'étendre. Une spatule aurait plus fait l'affaire mais c'est à la brosse que j'ai étendu une couche épaisse qui mettra des jours à sécher. Mais comme cela je n'aurai plus à le faire. Ce bleu donne une beauté indienne à la sauvagerie du jardin .Et je suis plutôt satisfait. Même si la journée est fatigante au complet.

En me levant je fais le tour du propriétaire. J'admire encore la couleur des volets qui sèchent peu à peu. Je m'aperçois qu'avec l'âge je perds un peu de mon stresse. J'appelle cela faire contre mauvais fortune bon cœur. Pour Schizo c'est l'inverse. A mesure que le temps passe ses reproches sur notre passé se fait plus acerbe . Elle ergote, chicane et je me dis que ces tempêtes sont si fortes qu'elle finira par déchanter vraiment et me laisser en paix. Et

ce même si ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend la grimace. Dans ces cas là j'hésite à la regarder de face. C'est là mon côté léger plus que résigné. Mais ça Schizo ne le comprend pas. Quand je risque une galéjade elle hausse les épaules et m'adresse un « mon pauvre ».

Son aspiration à vouloir me corriger est à mettre sous le compte d'une morale qui relève de son seul amour-propre. Elle n'a pas été par hasard la fille d'un général. Mais ce n'est pas ça qui m'a importuné. Si j'ai d'abord répondu à ses avances et si je l'ai un peu dragué c'était autant pas politesse qu'une lâche façon de simplifier avec un être sans doute trop sensible mais en commettant une double erreur : ma légèreté a froissé son amour propre et son sens du devoir. Mais au lieu de mettre un terme j'ai pinaillé.

Je me reconnais bien là. Et puis Schizo savait m'aborder. « Je ne veux pas vous déranger », « je vous serai obligé ». J'ai foncé tête baissée d'autant qu'à l'époque mon corps avait parfois quelques velléité. Preuve que même sur le tard l'homme ne pense pas avec son sexe mais qu'il se sert de son sexe pour ne pas penser. A lui après de faire avec. C'est ce que je fais. A force de vouloir

trop consoler on se prend à son propre piège. Et à force de raconter des histoires à Schizo on finit par le payer. J'ai beau mentir lorsqu'elle m'interroge sur mes aventures. Comment soutenir sans faillir son regard valeureux ? Je n'imagine pas une impertinence parallèle à la sienne et je me commets dans du salmigondis. Ce qui inspire à Schizo des réflexions philosophiques sur la bassesse des mâles. « Je pourrai écrire tout une saga » ajoute-t-elle. C'est un genre qui me convient pas, je suis trop paresseux.

En toussotant je lui dis qu'elle devrait le faire. Je lui conseille même de l'écrire à la troisième personne. « Non dit-elle, je l'écrirai à la deuxième car il te sera adressé ». J'estime son point de vue défendable. Le "tu" est astucieux pour préserver vigueur et cruauté. Mais je ne vais pas jusqu'à lui affirmer car je sens que je passerais encore un nouveau mauvais quart d'heure et que pour l'heure j'ai déjà donné.

Parfois Schizo me ramène mes premières lettres afin de prouver par mes délicieuses périphrases les sentiments que je lui portais et qu'elle a retrouvé dans des missives que j'avais gardé et qui ne lui était pas destiné. Tous les mensonges que j'ai eu du alors

inventé. Elle ,’en a pas été dupe mais cela a fait que notre relation a persévéré. C’est curieux d’ailleurs comment chez elle le fait de mettre en branle un raisonnement peu la conduire à découvrir toute autre chose que la seule solution valide : celle ne me quitter. Ce paradoxe ne me réjouit que fort peu et j’ai compris trop tard ce qui n’était pour tous les gens du village qu’un secret de polichinelle : Schizo comptait sur moi pour que je l’épouse ou tout au moins que je vive avec elle dans un notoire concubinage. Très prudent sur ce point, j’ai été pourtant très clair. Clair jusqu’à en être presque vulgaire. Mais elle savait tourner cela à son avantage « Oui mais il y a la tendresse et l’espoir ». Je réfléchis encore. C’est bien sûr des raisons de vivre. Puis j’interromps ma réflexion.

Mes seules sorties sont le cinéma et quelques expositions. Je vais à Chambéry dans ma Twingo pourrie. Il est rare que Schizo m’accompagne. Au départ nous y allions ensemble mais désormais elle me cache. Cela ne m’étonne pas. Une personne douée de sa sensibilité et de délicatesse n’a rien à faire avec quelqu’un qui s’habille mal et qui depuis dix ans n’a pas mis les pieds chez le coiffeur. Dommage qu’une telle délicatesse se double d’une telle nervosité -

et je pèse mes mots. Hystérie serait sans doute plus plausible mais je coure un risque de pérorer ainsi.

L'idée m'est venue souvent de lui écrire une lettre de rupture. Je lui en ai déjà envoyer quelques unes en vain. Mais par intervalle régulier cela germe à nouveau. Mais cette fois je ne m'excuserai pas d'une faute car la lettre supprime le reproche vivant qu'est l'offensé et l'annule. Le tout est de trouver le bon moment. Mais je ne suis pas assez naïf pour croire que tout se ne finira pas sans grabuge et gabegie. Il y a un peu de lâcheté dans cette conclusion hâtive mais s'il arrive l'échec de ma tentative restera dans des proportions acceptables.

A ma grande surprise Schizo m'a remercié de ma lettre de rupture. Cela m'a paru suspect même si sur le moment j'ai trouvé cela reposant. Elle a même éclaté de rire en me disant qu'elle se demandait ce que j'aurais bien pu écrire d'autres même si pour certaines j'étais beaucoup plus diserts. C'est en quoi elle se trompe mais je n'ai pas répondu. La voir en une telle bonne inspiration m'incline à rester muet. Elle a même ajouté que dans le fond j'étais un moraliste. J'ai pensé qu'elle en rajoutait mais j'ai accepté le couplet.

C'est au moment où elle a sorti le revolver que j'ai compris l'affaire. Je me suis dit que jamais je ne raccrocherai les volets même si a un tel instant il y aurait sans doute eu mieux à faire. Elle a jeté ma lettre à terre et à craché dessus. Elle eut un rire de colère et j'ai compris que j'étais fichu comme la fois où ma femme m'avait dit qu'elle me quittait. Cela me semblait encore hier. Mais bien loin de cet instant précis. Même si j'avais été croyant je n'aurais pas eu le temps d'un ave et d'un pater ?

Que penser de son geste. Explicable ? Pardonnable ? Regrettable sans doute. Du moins pour moi. Mais je ne serai plus là pour l'affirmer. Tout ce dont je me souviens : elle avait l'air tellement embarrassée que j'ai fermé les yeux pour qu'elle puisse tirer. Mais n'est-ce pas là une façon post-mortem de me vanter.

Il doit y avoir une vérité quelque part ai-je pensé avant de mourir. Mais elle ne peut résider en moi. Schizo ne me donnera plus le cafard. Mais si j'étais vivant, mon visage s'allongera et je fondrais en larmes.

